Maxime CERVILLE, Nelly QUEMENER, Florian VÖRÖS,
dirs, *Matérialismes, culture & communication. T. 2.*
Cultural Studies, théories féministes et décoloniales

Paris, Presses des Mines, coll. Matérialismes, 2016, 350 pages

Mélanie Lallet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11360>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11360

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 547-549

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Mélanie Lallet, « Maxime CERVILLE, Nelly QUEMENER, Florian VÖRÖS, dirs, *Matérialismes, culture & communication. T. 2. Cultural Studies, théories féministes et décoloniales* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 26 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11360> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11360>

La richesse de cas pratiques, la très claire description de leur évolution et des analyses faites avec rigueur font le grand intérêt de l'ouvrage malgré une certaine répétitivité. Cela montre le travail de long haleine mené aux États-Unis dans la discipline de l'histoire orale pour maîtriser et tirer profit de toutes les possibilités ouvertes par les humanités numériques. Loin d'être naïfs ou hédonistes vis-à-vis des nouvelles technologies, les contributeurs affrontent leurs réticences et les limites rencontrées au cours des années d'expérience comme une partie supplémentaire dans l'apprentissage des choix qui parfois répondent au départ à des critères techniques ou économiques, tout simplement. Il est aussi intéressant de voir comment l'ouvrage permet d'observer l'évolution de ces projets, ce qu'ils sont devenus et les leçons tirées. La présence régulière de codes QR permettant à tout moment de visualiser et d'accéder aux projets mentionnés incite à lire *smartphone* à la main montrant la cohérence dans le choix digital jusqu'au bout en faisant rentrer ce dernier dans le papier noir sur blanc. De découvrir également comment l'histoire orale a changé si vite et profondément dans la mesure où les nouvelles technologies ont elles aussi changé la manière de créer, de documenter, de partager, d'accéder, d'interpréter et de présenter l'Histoire sans guère en modifier sa méthode et ses objectifs. Finalement, l'étude assume pleinement la collaboration nécessaire avec d'autres spécialistes tels que les anthropologues, folkloristes, ethnographes, archivistes ou ingénieurs, avec le temps et l'investissement que cela demande mais avec la richesse que cela apporte à la recherche scientifique : « Le digital c'est le domaine des sources ouvertes et des ressources ouvertes. Tout ce qui tenterait de cloîtrer cet espace devrait être reconnu comme ce qu'il représente : l'ennemi » (p. 168). Un ouvrage qui dévoile un travail très complexe et long dans le temps mais qui le rend intelligible et invite à réfléchir et pourquoi pas à prendre exemple, quel que soit notre domaine de recherche en sciences humaines.

Magdalena Schelotto

Université Paris Descartes, F-75005
magdalena.schelotto@parisdescartes.fr

Maxime CERVILLE, Nelly QUEMENER, Florian VÖRÖS, dirs,
Matérialismes, culture & communication, t. 2, **Cultural Studies, théories féministes et décoloniales**
Paris, Presses des Mines, coll. Matérialismes, 2016, 350 pages

Dans cet ouvrage coordonné par Maxime Cerville, Nelly Quemener et Florian Vörös, dix-huit contributions retracent les liens qui ont été tissés entre les approches matérialistes de la culture et de la communication, les

Cultural Studies, les différentes vagues de féminisme et les théories décoloniales. Il constitue le deuxième livre d'une série de trois, intitulée *Matérialismes, culture & communication* et fait suite à un premier tome consacré aux approches marxistes de la culture et des médias, à l'École de Francfort et à la sociologie bourdieusienne (Fabien Granjon, dir., *Matérialismes, culture & communication*. T. 1. *Marxismes, Théorie et sociologie critiques*, Paris, Presses des Mines, 2015). Le troisième tome à paraître portera sur l'économie politique de la communication et les théories des industries culturelles. Chaque chapitre est centré sur un auteur ou un courant de pensée qui a contribué au renouvellement du sujet de l'émancipation et au débordement du marxisme par ses marges. À travers la réunion d'approches situées géographiquement et épistémologiquement, correspondant à des moments précis du développement de la pensée critique et qui ne sont pas toutes au même stade de leur institutionnalisation, les auteurs s'entendent faire émerger une polyphonie critique, sans prétendre à leur dépassement dans une théorie unifiée. En même temps qu'il souligne les divergences de point de vue entre ces différents régimes critiques et leurs apports respectifs, l'ouvrage aborde des questionnements transversaux qui constituent son fil conducteur : le développement des savoirs situés et leur contribution à la redéfinition du matérialisme ; l'articulation entre genre, classe et race ainsi que l'analyse des évolutions conjointes du capitalisme, du colonialisme et du patriarcat ; et enfin, le rôle de la culture et de la communication dans ces évolutions, avec une insistance particulière sur les dimensions matérielles des discours et de l'idéologie.

Dans l'introduction, Maxime Cerville, Nelly Quemener et Florian Vörös (pp. 9-34) reviennent sur le développement d'épistémologies situées, qui ont contribué au renouvellement de la pensée critique en portant le point de vue des marges et des opprimés. Ils montrent comment l'épistémologie féministe du point de vue des années 1980 s'est pour partie constituée en relation avec le marxisme, à partir de notions telles que « le point de vue prolétaire » élaboré par György Lukács dans les années 1960. Chez György Lukács, comme dans l'épistémologie du *standpoint* développée notamment dans les travaux de Nancy Hartsock ou de Sandra Harding, se trouve l'idée selon laquelle les groupes socialement avantagés feraient preuve d'un déficit de réflexivité inhérent à leur position, qui les empêcherait d'interroger les effets de cette position sur la production de savoirs. Malgré l'absence dans l'ouvrage d'un texte consacré à Donna Haraway, le recueil ne pouvant prétendre à l'exhaustivité, cette figure du cyberféminisme est

également mentionnée pour ses réflexions sur les savoirs situés. Là encore, les auteur·e·s établissent un parallèle entre le débat féministe sur la connaissance et les apports du marxisme, notamment la notion de conscience subalterne empruntée à Antonio Gramsci ou la nécessité d'une « histoire par le bas » développée par l'historien marxiste Edward P. Thompson, auquel Fanny Gallot et Juan Grigera consacrent un chapitre (pp. 51-62). Le développement d'une écriture subalterne trouve également des échos dans l'entreprise de décolonisation de la science mise en œuvre au sein des *Subaltern Studies*, ainsi que des études décoloniales et post-coloniales, auxquelles sont consacrés plusieurs chapitres. La contribution de Jamila M. H. Mascot (pp. 333-350) revient ainsi sur le féminisme postcolonial et la pensée de Gayatri Spivak, qui articule marxisme et déconstruction pour proposer une toute nouvelle vision de la subalternité.

Le développement de savoirs situés féministes ou décoloniaux et les questionnements qui ont traversé les *Cultural Studies* ont donné naissance à de nouvelles approches matérialistes, se construisant pour partie contre et avec le modèle marxiste. Grâce à un travail d'investigation approfondi mettant en lumière les nuances et la complexité des courants de recherche abordés, les contributions de l'ouvrage permettent de montrer comment, dès les années 1970, ces approches ont pris pour objet d'analyse la culture et la communication, en soulignant la matérialité du langage et de l'idéologie. Plusieurs auteur·e·s à l'honneur dans l'ouvrage ont insisté sur le fait que les rapports sociaux n'existent pas indépendamment de médiations idéologiques qui permettent de les représenter. Le chapitre signé par Jean-Jacques Lecerclé (pp. 37-50) revient ainsi sur le matérialisme culturel de Raymond Williams, considéré comme l'un des pères fondateurs des *Cultural Studies*, qui envisage les moyens de communication comme des moyens de production et développe l'idée d'une consubstantialité entre les pratiques sociales et l'idéologie. Ces réflexions trouveront leur prolongement dans la pensée critique de Stuart Hall, qui reprend la direction du Centre for Contemporary Cultural Studies à Birmingham à la fin des années 1960. La pensée de Stuart Hall, dont les liens avec le marxisme sont explorés dans le chapitre de Colin Sparks (pp. 63-92), s'appuie à la fois sur une conception gramscienne de l'hégémonie et une appropriation de la théorie structuraliste développée par Louis Althusser pour proposer une nouvelle vision du matérialisme culturel et de l'idéologie, qui entend dépasser à la fois les impasses de l'économicisme et du textualisme.

Le développement de nouvelles approches matérialistes ainsi qu'une autre forme de rupture avec le déterminisme économique marxiste va également advenir par le biais du féminisme matérialiste français, qui envisage le patriarcat comme une forme autonome d'appropriation et d'exploitation des femmes. Suivant le fil rouge de la matérialité de la culture et de la communication, l'ouvrage présente une contribution originale de Stéphanie Kunert (pp. 143-164), qui retrace les réflexions de Monique Wittig sur la matérialité du langage. Pour sa part, Claire Cossée (pp. 165-180) signe une relecture approfondie de l'œuvre de Colette Guillaumin, permettant de battre en brèche certaines idées reçues en soulignant que l'idée d'une primauté du « matériel » sur l'« idéal » était absente de ses premiers travaux. Intégrant les débats et controverses les plus récents des *Cultural Studies*, des féminismes et de la théorie queer, le recueil revient également sur le tournant affectif des années 1990, ainsi que sur les apports et les limites du néo-matérialisme. Les auteur·e·s soulignent notamment le fait que des réflexions visant à saisir la matérialité des corps se trouvaient déjà chez Judith Butler, en particulier dans l'ouvrage *Bodies That Matter* (New York, Routledge, 1993), où elle réaffirme sa posture anti-essentialiste, en insistant sur le fait que cette matérialité n'est jamais accessible que médiatement, à travers les discours. La conception butlerienne de la matérialisation, explorée dans le chapitre de Noémie Michel (pp. 195-212), demeure donc profondément discursive et s'oppose à la conception ontologique des affects, posée par des auteurs tel que Brian Massumi.

Du côté des *Subaltern Studies* et des études décoloniales, les travaux mis en lumière proposent également une nouvelle lecture de la culture et de la communication, en s'inspirant des écrits d'Antonio Gramsci pour retracer des formes vernaculaires de résistance, là où le marxisme eurocentré continue de ne voir que des soulèvements « prépolitiques ». Le texte de Norman Ajari (pp. 247-260) qui revient sur la pensée de Frantz Fanon, et le chapitre rédigé par Orazio Irrera (pp. 279-296), consacré à Edward Saïd, déploient tous deux le projet d'une décolonisation des sciences occidentales de la culture. En effet, les travaux de Frantz Fanon sur la figure du conteur dans la culture populaire d'Afrique du Nord, soulignent le potentiel politique et de résistance inhérent à ces productions culturelles en contexte de luttes indépendantistes. Edward Saïd, quant à lui, allie la pensée gramscienne et le matérialisme culturel de Raymond Williams à l'analyse foucauldienne des discours et du pouvoir, dans une approche critique anti-impérialiste des rapports entre Orient et Occident.

L'un des enjeux majeurs de l'ouvrage correspond au développement de concepts permettant une appréhension croisée des rapports de pouvoir, à travers le triptyque genre-classe-race. Dans ce but, Maxime Cervulle, Nelly Quemener et Florian Vörös reviennent sur les débats qui alimentent aujourd'hui les réflexions autour du concept d'intersectionnalité, développé par Kimberlé Crenshaw dans les années 1990 et qui puise ses sources dans le féminisme africain-américain. Après avoir passé en revue les apports de ce courant, à l'étude dans le chapitre de Keivan Djavadzadeh (pp. 181-194) consacré à Patricia Hill Collins, les auteur·e·s montrent les problèmes soulevés par l'injonction à analyser conjointement la classe, le genre et la race, et par l'utilisation du concept d'intersectionnalité dans le contexte français, où les travaux sur le racisme souffrent d'une faible institutionnalisation. Danièle Kergoat lui préfère la notion de consubstantialité, insistant davantage sur la constitution mutuelle des rapports sociaux plutôt que sur leur segmentation (Danièle Kergoat, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », pp. 111-125, in : Elsa Dorlin, dir., *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses universitaires de France, 2009). Les auteur·e·s du second tome de *Matérialismes, culture & communication* prennent pour leur part position en faveur du concept d'articulation, utilisé par Stuart Hall dans le cadre de ses travaux sur le racisme. Complétées par les travaux de Paul Gilroy, auquel Emmanuel Parent (pp. 93-110) consacre un chapitre, les réflexions de Stuart Hall constituent un modèle alternatif pour penser les rapports entre genre, classe et race : il ne s'agit plus de penser l'imbrication des rapports sociaux, ni leur consubstantialité, mais de comprendre les relations entre ces trois termes, à savoir comment « le genre médiatise la race qui elle-même médiatise la classe » (p. 27), cet ordre pouvant varier en fonction de la conjoncture.

Intégrant toujours une analyse approfondie des questionnements les plus récents qui traversent les *Cultural Studies*, les féminismes et les études décoloniales, l'ouvrage illustre la réflexivité permanente dont font preuve ces traditions de pensée vis-à-vis de leur outillage théorique. À ce titre, il constitue certainement une contribution majeure pour la reconnaissance et la diffusion des travaux issus de ces courants. Peut-être une prochaine étape consisterait-elle à intégrer les nouvelles réorientations du regard, qui permettent de pousser plus loin encore les réflexions sur la constitution des normes et des marges, au-delà du fameux triptyque. Un dépassement dont on trouve les prémisses chez Donna Haraway, à travers la figure du cyborg, forme d'identification queer et marginale avec toutes les « Autres Inapproprié·e·s » (selon ses termes), qui

insiste sur le caractère mouvant et fondamentalement composite de l'identité, et qui constitue également une alternative intéressante pour repenser la question de l'émancipation et de l'intersectionnalité (Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais*, anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, Paris, Éd. Exilis, 2007).

Mélanie Lallet

CIM-MCPN, université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
melanie.lallet@univ-paris3.fr

Cristina Costa, Mark Murphy, eds, *Bourdieu, Habitus and Social Research. The Art of Application*
Londres, Palgrave Macmillan, 2015, 186 pages

L'ouvrage est un florilège de contributions visant à remettre en question la fécondité heuristique de la notion d'habitus dans les différents domaines de la vie sociale. L'objectif est de fournir une réflexion qui lie étroitement la théorie à la pratique scientifique. En effet, l'habitus est ici examiné au niveau éducatif en tant que concept pour étudier des phénomènes tels l'éducation, la mobilité économique et sociale, la migration, la criminalité juvénile et les pratiques numériques. Le livre est organisé en trois sections principales.

Dans la première (pp. 20-74), on trouve les études sur le thème des transitions et des trajectoires biographiques. Ainsi le volume s'ouvre-t-il avec la contribution de Garth Stahl (pp. 21-38) qui utilise l'habitus comme outil pour étudier les identités d'apprentissage et les aspirations des jeunes élèves anglais de la classe ouvrière. L'auteur montre comment l'habitus de classe de ces jeunes se pose en contraste avec les valeurs bourgeoises et néolibérales de la compétitivité, de l'individualisation et de l'esprit entrepreneurial. Garth Stahl propose le concept de contre-habitus, caractérisé par des dispositions enclines à la médiocrité. Ces dispositions s'éloignent de l'impératif néo-libéral du succès et conduisent vers l'auto-exclusion des futurs parcours éducatifs. Cependant, c'est grâce à ces dispositions que les jeunes construisent leur propre subjectivité. En ce sens, la proposition de l'auteur a le mérite de souligner l'activité inventive et tactique de l'habitus dans le processus de construction identitaire. Ainsi l'interprétation de l'habitus proposée par l'auteur permet-elle d'observer la nature dynamique et dialectique de la relation entre l'habitus, les capitaux et les champs sociaux.

Pour sa part, la contribution de Katerina Bodovski (pp. 39-54) examine en quoi les pratiques culturelles et éducatives des parents contribuent à la formation des différentes dispositions éducatives en direction